

Couronne du mur et ours

Un bref aperçu de l'histoire et de la culture allemandes

*Rüdiger Blankertz
&
12e classe de l'école libre Waldorf de Kempten
1995*



Contenu

TULe de BerlinUT	3
TUSnoir et	3
TULe mur - tentative de	4
TUHéraldique du	4
TULe chemin et sa	4
TULe mur du	5
TU	6
UTLa couronne comme	7
UTBerlin - le haut lieu de l'	8
TUBerlin - le haut lieu du	10
TUla limite de la	10
TUla galerie des glaces de	11
TULe de BerlinUT	11
histoire du	12

Le blason de Berlin

Le  T armoiries de la ville de Berlin montre au fil du t e m p s  _formes.

"En 1272, Berlin arborait un aigle dans son sceau. Dès 1280, l'écu de l'aigle est accompagné de deux ours, que l'on peut qualifier de gardiens de l'écu, car ils tournent le dos à l'écu. En 1448, l'aigle apparaît sur l'écusson, posé sur un ours marchant et muni d'un collier. Le roi Frédéric 1er autorisa une nouvelle image de sceau : l'écu divisé, avec la Prusse à l'avant et le Brandebourg à l'arrière (donc deux aigles), et un ours debout avec un collier dans la pointe. En 1839, un écu orné de la couronne murale apparaît à la place de la pointe, avec l'ours posé dessus, auquel le collier fut retiré en 1875 par décision du magistrat".

Après la Seconde Guerre mondiale, les aigles ont été retirés et il ne reste plus que l'ours avec la couronne du mur. Nous sommes partis de cette image.

Noir et blanc

Les couleurs du blason de Berlin sont le noir et le blanc, les couleurs de la famille Hohenzollern et de l'ordre des chevaliers teutoniques. Elles nous indiquent que le porteur des couleurs veut nous "apprendre" quelque chose (couleur blanche). Ce qu'il faut dire, c'est le noir. Dans la haute héraldique, la couleur noire n'est pas synonyme de tristesse ou de simple obscurité, voire de 'saleté' (du latin sordidus), mais d'attente de la lumière qui apparaît dans les ténèbres. Le noir représente l'avenir sombre qui est préparé par l'action de la force solaire de la vérité (Sû-war-t) dans l'origine même des ténèbres. Regarde l'acte de la vérité - c'est ce que veut nous dire la couleur noire - à partir de la connaissance de l'origine de la lumière (blanche). Ou comme l'exprimait Fichte en 1798, après avoir fait fermer les volets de l'amphithéâtre, et alors qu'il faisait complètement noir pour les étudiants, et qu'il avait allumé une bougie sur la chaire : *"De même que cette lumière brille maintenant dans les ténèbres, je voudrais que la lumière de la connaissance se lève dans l'esprit de mes auditeurs"*. Nous verrons plus loin ce que peut signifier cette interprétation.

Le mur - tentative de description

Le mur divise un pays, un champ en deux parties - la partie visible devant le mur et la partie invisible derrière le mur. Si l'on se heurte de front à un mur sur son chemin, il freine le pas et bloque la vue sur le but. Il se met en travers du chemin, oblige le marcheur à s'arrêter et entrave sa progression. Elle cache ainsi ce qui se trouve derrière elle et repousse la curiosité. Elle enferme un secret, une intériorité. Mais ce n'est pas un obstacle naturel, c'est un obstacle artificiel. Nous nous interrogeons sur son constructeur et son intention. Mais nous nous interrogeons aussi sur celui qui doit être considéré comme présent derrière le mur. Or, c'est précisément ce que le mur dissimule à notre regard. Le mur nous renvoie ainsi à nous-mêmes, à la question de savoir ce que nous voulions faire sur notre chemin. Car notre chemin s'arrête là - à moins que nous ne l'évitons. Nous ne pourrions retrouver la conviction que notre chemin vers le mur n'était pas dénué de sens que lorsque nous pourrions en tirer le sens de notre chemin, debout devant le mur. Car il se tient devant nous au lieu du but qui a dû nous inciter à prendre notre chemin. Il doit donc dévoiler son lien avec le chemin et le but, ainsi qu'avec l'intention de son constructeur, qui place le mur sur notre chemin.

Héraldique du mur

Dans l'héraldique, le mur est le symbole de la Feme, le tribunal très secret qui surveillait les voies des individus. Jusqu'au XIXe siècle, la fème avait la possibilité de faire régner la justice là où la juridiction romaine devait échouer. La Feme confrontait les. Accusé (par exemple dans le drame *Götz von Berlichingen* de Goethe) aux conséquences de son parcours individuel, et fixait un but, une limite aux intentions de l'individu condamné. Les briques qui composent le mur nous ont donné l'occasion de faire la réflexion suivante :

Le chemin et sa fin

La surface de la terre offre une base uniforme au pas du marcheur. Mais à chaque pas, le marcheur quantifie (subdivise) la surface uniforme en petites parties.

de la taille de son pied. Les briques ont également cette taille. Ce qui est donné à notre regard comme base unitaire de notre expérience du monde est divisé par notre activité de marche en parties distinctes, reliées seulement par notre activité de marche, mais sinon sans lien entre elles.

Nous considérons donc qu'à notre insu, notre progression divise, c'est-à-dire quantifie, le monde unitaire, sous la forme de nos pas. Le chemin que nous avons parcouru a irrévocablement divisé cette unité en une multiplicité bien déterminée. Notre marche a eu des conséquences, mais nous les laissons derrière nous sans y prêter attention en nous dirigeant vers notre but. Si nous atteignons notre but, ces conséquences pourraient nous être totalement indifférentes. Mais alors, le mur se dresse devant nous, nous cachant le but imaginé, entravant notre pas, laissant le regard mourir contre ses briques et l'intelligence s'immobiliser. Car que doit faire ce mur, sinon nous arrêter ? Notre regard s'éteint, notre esprit s'arrête sur le mur vertical érigé devant nous. Si nous remettons notre intellect en activité avec force, il devient clair que ce qui se dresse devant nous est une construction faite d'un matériau que nous avons détaché du monde unifié par notre progression consciente. Nous voyons dans les briques la matière de nos pas, et dans le mortier qui maintient les briques, notre activité de marcheurs, avec laquelle nous avons enchaîné un pied à l'autre. Le mur se dresse devant nous comme une nouvelle image du monde que nous avons créé, à nouveau façonnée en une unité artificielle. Il représente les conséquences oubliées de notre progression, il nous arrête, il nous confronte à une situation sans issue. Le mur est la manifestation du jugement de Feme sur nos actions passées et nous place devant la fin de nos aspirations. Cette fin se forme à partir du matériau de toutes les étapes de notre chemin qui se trouvent derrière nous.

Le mur du silence

Selon la légende, lorsque David conquiert Jérusalem vers 1000 av. J.-C., il se fit lancer par une catapulte - comme un aigle dans les airs - par-dessus le mur qui entourait Jérusalem de manière inexpugnable. A l'intérieur, il trouva les prêtres jébuséens (ou jéruséens) rassemblés autour d'un monument. Ils lui indiquèrent l'inscription. Il s'agissait d'un pacte éternel qu'Abraham a v a i t conclu avec les Jébusiens, à savoir que jamais aucun de ses descendants n'aurait le droit d'entrer dans Jérusalem.

Abraham avait rencontré Melchisédek et avait reçu un aperçu du but de sa migration. Jérusalem était le centre du monde, le lieu où Adam avait été enterré par Seth et où son corps imputrescible devait recevoir le réveil de Dieu, mais aussi celui de l'humanité, qui devait être rachetée de ses fautes. Le chemin d'Abraham était un chemin sans but, un départ continu pour le plaisir de partir, un chemin qui devait mener à son origine. Son but secret ne pouvait être atteint que par le cours de l'histoire de l'humanité en train de s'accomplir. David a fixé un but artificiel à ce chemin en conquérant Jérusalem. Mais ce but avait été atteint par une injustice - et devait donc être perdu à nouveau. Si, d'un côté, David est devenu l'ancêtre de Jésus de Nazareth, de l'autre, en tant que fondateur de l'Etat d'Israël, il a péché contre la loi établie par Abraham : Dans son propre mouvement, en s'éloignant du statu quo, le but du peuple ne peut être atteint qu'en suivant le cours de l'histoire de l'humanité elle-même. Jérusalem, capitale des tribus juives, était une illusion du point de vue d'Abraham. David s'était rendu derrière le mur du silence, le mur du silence de Dieu à la question : "Où allons-nous ? Et ce qu'il a trouvé derrière le mur, c'est l'indication que son intrusion n'était pas seulement inutile, mais contraire à la loi. Le fait que le mur n'ait pu être franchi que par l'exploit de la catapulte indique déjà cette injustice. - La destruction répétée de Jérusalem, la captivité à Babylone ont montré clairement que les Israélites ne pouvaient pas avoir de patrie ; les 1000 ans de David jusqu'au Christ ! La naissance de Jésus n'était qu'un intermède dans la grande histoire du peuple. Après le retour de la captivité à Babylone, la lamentation sur la Grande Muraille a été instituée comme acte cultuel d'introspection du Judentounis. Le regard que l'on porte sur elle peut nous apprendre quelque chose sur la dimension mystique du Mur : le but caché derrière lui reste inaccessible, à moins qu'il ne se révèle à la rétrospective consciencieuse du chemin parcouru jusqu'à son origine. Seule la conscience de cette origine p e r m e t d'établir un rapport avec le but. Et le mur exige cette réflexion.

L'ours

Cet animal héraldique est cité dans l'héraldique comme image du nom, ce qui ne nous a pas aidés. Nous nous sommes donc tournés vers l'étude des animaux de l'école Waldorf. L'ours apparaît dans la légende

comme la calcification d'un être qui ne se révélera qu'au cours de l'histoire. Ainsi, dans "Blanche-Neige et Rouge-Rose", le prince est enserré dans la robe noire et hirsute de l'ours, et doit d'abord être reconnu dans cette robe pour pouvoir en être libéré. Nous voyons le geste de l'ours se redresser face au danger et à la colère. A l'horizontale, il nous apparaît comme un "athlète de l'esprit" qui supporte en grognant, mais avec patience, ce qui pèse sur lui. Ainsi, dans les premières armoiries de Berlin, l'aigle reposait sur l'ours, il était d'abord représenté à quatre pattes avant de se redresser et de pouvoir finalement porter sur sa tête la couronne du mur. Le mot "ours" a la même racine que "gebären" - porter -, et 'bar'. Baren, beren signifie porter, de même qu'un "Ein-bar" est un récipient avec un support ou une anse, et qu'un "Zwie-bar" (Zuber) est justement un récipient avec deux anses. Nous voyons ainsi dans l'ours l'image de la capacité d'âme de l'homme, qui est en mesure de porter ce qui lui est imposé jusqu'à ce que, reconnu, il puisse se dévoiler ou se révéler comme sa propre véritable entité.

La couronne comme muraille

Une couronne entoure, comme un cerceau, la calotte sphérique supérieure visible du crâne. Si l'on considère le cerveau comme le siège de la pensée consciente, la couronne nous apparaît sous un double aspect :

Le cerceau autour du front souligne la forme circulaire. Le cercle jaillit de lui-même et débouche sur lui-même. Le porteur du cercle est perçu comme un penseur capable de saisir et de maintenir l'origine et le but de la pensée. C'est là que réside la majesté du symbole. La couronne présente d'autres caractéristiques, le plus souvent dans le sens d'une suggestion de la forme sphérique du cerceau. L'articulation du cerceau par des pointes ou des gouttes indique la manière dont ce processus de pensée, qui se fonde sur lui-même, peut être mis en œuvre dans la vie.

La couronne, en tant que mur, relie maintenant deux éléments indépendants pour leur donner une nouvelle signification. Le cerceau met en évidence le cercle qui sépare tout d'abord l'intérieur de l'extérieur. Cette séparation est en quelque sorte renforcée par le mur. Derrière la couronne du mur, il faut maintenant se représenter le support du processus de pensée. Mais à l'extérieur, le mur indique que l'observateur doit effectuer la réflexion mentionnée plus haut.

Si l'ours devient le porteur de la couronne du mur, trois éléments se combinent : la représentation de l'être mental et intellectuel "ours", la couronne comme symbole de la pensée et de l'imagination qui se portent librement, et le geste de rejet du mur qui renvoie à lui-même le mouvement linéaire de celui qui "se déplace" sur le champ terrestre, et qui en même temps protège le but de son chemin. Du haut du créneau, on peut s'imaginer le constructeur du mur, le regard tourné vers le marcheur, saisissant avec lui son origine, sa provenance, et agissant en même temps comme gardien protecteur de son but.

Nous avons ainsi, d'une certaine manière, suffisamment cerné l'image héraldique ; même l'aigle peut y être ajouté par des lecteurs attentifs. Il nous faut maintenant ouvrir la perspective d'aborder les faits de l'histoire avec cette image. Comme un oculaire, cette image doit nous donner un aperçu ou un aperçu des rapports de l'histoire qui sont liés au lieu géographique, mais aussi spirituel, qu'occupe Berlin.

Berlin - le haut lieu de l'idéalisme

Ce n'est qu'avec le Grand Electeur et l'accueil des Huguenots expulsés que Berlin acquiert une sorte d'importance culturelle. La Prusse devient le foyer des Lumières, et l'amitié du grand Frédéric avec Voltaire (Walter) fonde une sorte d'atmosphère intellectuelle de la ville, qui semble être en totale opposition avec l'esprit prussien et austère des souverains. Nous découvrons Berlin à partir de 1800 comme le haut lieu philosophique de l'idéalisme allemand. Entre le "broyeur de tout", l'ancien de Königsberge, Kant, et le "bâtitteur de tout" à Weimar, Goethe, l'idéalisme objectif de Hegel, la pensée de Schelling qui pénètre jusqu'aux profondeurs de l'esprit humain, la vision universelle et idéaliste du monde de Humboldt forment un lieu d'efficacité particulière de l'esprit allemand - mais aussi prussien. Il faut surtout citer Hegel, le penseur de la pensée des contenus du monde, qui prétendait, du point de vue de l'esprit, non seulement saisir le passé, le présent et l'avenir de l'ensemble des contenus du monde, mais aussi, au fond, les maîtriser objectivement. En Hegel, un phénomène spirituel tout à fait unique apparaît au regard de l'observateur du cours philosophique du monde. On peut dire de Hegel qu'il est le gardien du château fort de l'idéalisme allemand.

Lorsque Hegel meurt en 1831, un an avant Goethe, un tournant imprévisible s'annonce déjà. On raconte que sur son lit de mort, il aurait prononcé une phrase étrange et prophétique :

A ses élèves qui se tenaient autour de son lit de mort, il dit
il dit :

"Vous avez tous voulu me comprendre (c'est-à-dire adopter mon point de vue).

prendre ma position). Mais un seul d'entre vous m'a compris. Et celui-là m'a mal compris".

Quelle image les mots de Hegel nous renvoient-ils ? Il y a Hegel lui-même, qui règne en maître absolu dans son royaume spirituel. Il y a ses élèves qui, depuis leur point de départ, s'efforcent de le rejoindre. Il y a le mur de l'incompréhension, l'effort pour le franchir. Il y a le disciple, le da-vid parmi eux, qui entre dans le domaine intérieur - seulement pour constater que sa compréhension est un malentendu, que sa conquête est la cause de toutes les autres défaites. Nous voyons la couronne du mur, et sur celle-ci l'aigle, l'esprit de Hegel, qui regarde le soleil les yeux nus. Et ceux qui veulent l'imiter deviennent aveugles. Mais nous entendons aussi Fichte parler à ses étudiants à Iéna, au début du semestre d'hiver 1798/99 :

"Messieurs ! Résumez votre pensée. Entrez dans
Rentrez en vous-mêmes, il n'est pas question ici de
l'extérieur, mais seulement de nous-mêmes. Regardez
ce mur ! Fermez les yeux ! Et maintenant, pensez à ce
mur ! - Eh bien, j'espère que vous avez maintenant
pensé à ce mur. Le mur est maintenant en vous en tant
que pensée. Et maintenant, pensez à celui qui pense le
mur ! Faites abstraction de la pensée du mur. Pensez
entièrement, entièrement à celui qui pense le mur".
*(d'après Henrik Steffens, Lebenserinnerungen, in
Auszüge hrsg. von F. Gundelfinger Jena 1908
(Diederichs), page 106)*

Que nous dit-il ? Le regard sur le mur, érigé à partir de la
La matière de notre quête de connaissance. La destruction de cette
matière et la constitution du mur en tant que réalité spirituelle. Le
dépassement de ce mur par la pensée, c'est-à-dire par la
compréhension pensante de sa formation. Fichte échoue. Il for-mule.
"C'est lui que j'appelle le sauveur de toute philosophie, qui accomplit
publiquement, aux yeux de tous, l'entente de la conscience pensante
avec elle-même". Le mur est érigé - et reste incompréhensible.

Après la mort de Hegel, la philosophie allemande se divise en
hégéliens de gauche et en hégéliens de droite. À gauche, nous trouvons
finalement Karl

Marx et enfin Lénine, à droite les apologistes de la pensée étatique néo-prussienne, dont les derniers représentants ont mis en selle le "Führer" en 1933 à Potsdam. Et nous trouvons, bientôt oublié, Johann Caspar Schmidt, qui se faisait appeler Max Stirner, le chantre de l'"unique", du moi, qui rejette toute amélioration subjective du monde ainsi que tout respect objectif du monde, pour exiger à leur place l'homme libre, qui peut considérer le monde comme sa propriété.

Berlin - le haut lieu du matérialisme

Dès 1859, le caractère de la vie intellectuelle berlinoise avait fondamentalement changé. La révolution par la machine avait depuis longtemps commencé à transformer son inventeur lui-même en machine. L'époque des grands naturalistes et médecins commence. Dès 1841, sous la direction du célèbre physiologiste Johannes Müller, l'ancien théologien et géologue Emil Dubois-Reymond commença ses recherches sur l'électricité animale, qui déterminent encore de manière décisive nos idées actuelles sur la relation entre l'homme et le monde. Ses réflexions sur le rapport entre le mouvement musculaire et le nerf marquent de manière décisive nos idées actuelles sur le mouvement humain. En tant que directeur de l'Académie des sciences de Berlin, il a commencé à développer une vaste activité de vulgarisation scientifique. Ses célèbres discours et conférences ont posé les jalons pour les nouvelles générations qui cherchaient à s'éclairer sur leur rapport au monde.

En 1872, Dubois-Reymond a également prononcé son célèbre discours sur les "limites de la science".

"Son "Ignoramus - Ignorabi-mus" est resté jusqu'à aujourd'hui non seulement une expression courante, mais aussi le credo de la science. "Nous ne savons pas ce qui hante l'espace en tant que ma-terie, ni ce qui flamboie et s'éteint en nous en tant que conscience, - et nous ne le saurons jamais".

La limite de la connaissance

C'est le physiologiste et inventeur des "nerfs moteurs" qui, à l'aube du 20e siècle, désigne le mur sur lequel l'aspiration de l'homme à la connaissance doit trouver sa limite définitive, sa fin. Lorsqu'en 1882, 50 ans après la mort de Goethe, Dubois-Reymond règle ses comptes avec la conception archaïque du classicisme idéaliste allemand ("Goethe und kein Ende"), Rudolf Steiner rencontre déjà Karl Julius Schröer, qui veut le nommer éditeur des écrits de Goethe sur les sciences naturelles.

thèse, et veut le désigner. Mais la science n'en prend pas connaissance. Car cette "limite de la connaissance" ne tourmente pas plus les scientifiques que les politiques. Ils ont succombé à la magie du miroir, le miroir de la méchante reine du conte de fées. "Blanche-Neige".

La galerie des glaces de Versailles

Lorsque, après la victoire des armées allemandes sur la France, la Galerie des Glaces de Versailles fut choisie pour la proclamation du roi de Prusse comme empereur allemand, personne n'était certainement conscient de la symbolique. Les murs de la salle étaient cachés derrière les miroirs, et les conditions et les limites de l'auto-compréhension de la Nouvelle Allemagne restaient également cachées. Dans un vain reflet de soi-même, on oubliait ce mur ainsi que celui qui a été désigné comme "limite de la connaissance" par Dubois-Reymond. [Nous ne savons pas et nous ne saurons jamais ce qui, à l'extérieur, hante l'espace en tant que matière et ce qui, en nous, scintille en tant que conscience ... - Conférence "Sur les limites de la connaissance de la nature" à l'assemblée des naturalistes de Leipzig en 1872, d'où est tirée la célèbre citation. Et chaque pas qui a été fait par la suite dans la science et la politique a ajouté une nouvelle pierre à ce mur. Celui qui, depuis ce coup d'œil dans la Galerie des Glaces de Versailles, observe l'histoire allemande avec impartialité, pourra voir comment l'éloignement du tribunal mondial s'impose.

Il convient de mentionner ici en particulier les physiciens. Max Planck, Albert

Einstein, Otto Hahn et bien d'autres ont travaillé à Berlin. Quelle image du monde nous proposent-ils ? C'est l'image d'un mur impénétrable. Chaque tentative de bombarder ce mur de matière avec des canons de plus en plus puissants, les accélérateurs de particules, afin d'obtenir une vue d'ensemble, fait apparaître des fragments toujours nouveaux, toujours plus petits, comme éléments de ce mur inquiétant. Et n'est-ce pas dans la physique nucléaire, avec ses conséquences techniques et sociales meurtrières, qu'agit la puissance qui veut nous placer tous contre ce mur ? Ce mur doit-il être la fin de notre chemin d'humanité ?

Le mur de Berlin

En 1961, le mur de Berlin est érigé. Les Berlinois et leur mur deviennent le symbole du monde divisé en Est et Ouest. Ils disparaissent derrière le mur, ils sont devant le mur. Une

La question devrait se développer. C'est la question de savoir _Tver a construit ce mur. Cette question ne préoccupe pas les penseurs, ni à Berlin, ni ailleurs. L'ours berlinois porte le mur comme une couronne de souffrance. Mais il n'y a pas de prise de conscience de ce qu'est réellement ce mur. Lorsqu'il tombe extérieurement en 1989, l'approche devient une question, le mouvement des droits civiques en RDA est effacé par la conquête de l'ancienne RDA par le mark.

...

Dans la préface de 1893 à son  Philosophie de la liberté, Rudolf Steiner écrit :

"Je ne me fais aucune illusion sur cette caractéristique de mon époque. Je sais combien l'individualisme se répand. Mais je sais aussi que beaucoup de mes contemporains cherchent à organiser leur vie dans le sens indiqué. C'est à eux que je voudrais dédier cet écrit. Il ne doit pas conduire au seul chemin de la vérité, mais il doit raconter celui qu'a pris quelqu'un qui a à cœur la vérité ".

Celui qui a lu attentivement jusqu'ici peut certainement répondre à la question de savoir comment l'image de la couronne du mur et de l'ours, de la limite de la connaissance et de l'esprit souffrant, y est abolie, voire formée à l'origine.

Histoire du chemin de fer clandestin

Le mur est omniprésent.

Face à la multitude d'impressions, face à la misère des sans-abri qui peuplent les stations de métro, qui assiègent le Kurfürstendamm la nuit, face à la pauvreté, à l'agitation, à la souffrance sur les visages des gens, il faut construire un mur autour de soi pour pouvoir même supporter cela.

1925 : un homme et une femme prennent le métro. Ils observent leurs compagnons de voyage. L'homme constate que tout le monde est à nouveau bien habillé. L'homme d'affaires et sa femme en face de lui portent des bagues en diamant. Puis il remarque pour la première fois que tous les gens ont l'air d'endurer inconsciemment une douleur indicible mais immense, une souffrance sans nom. Il attire l'attention de sa femme sur ce point. A la maison, son regard tombe sur un livre ouvert. Cela fait des années qu'il s'en occupe. Le livre

lui est resté fermé. Mais aujourd'hui, une phrase le frappe comme un coup de poing. Il reconnaît la vérité de la phrase. C'est une sourate du Coran. Il sait maintenant que ce malheur vient d'un état d'esprit qui ne ressent aucun but, aucun sens à l'existence. Il en tire les conséquences. Sous le nom de Mohammed Assad, ce juif allemand d'origine devient l'un des hommes politiques les plus importants du jeune Pakistan. Et il n'est pas le seul à avoir décidé de devenir un homme politique...

1935 : dans son roman "Jeunesse sans Dieu", Ödön von Horvath décrit un professeur de lycée berlinois qui défend l'humanité face à des élèves déjà fanatisés par le nazisme. Il s'agit de la question coloniale, de la division sud-nord de l'humanité. Qu'importe la misère des peuples de couleur s'il s'agit de la prospérité de la race industrielle ? Les nègres ne sont pas des êtres humains, nous ne pourrions même pas nous permettre de les considérer comme des êtres humains. Ce serait notre ruine. - Il est dénoncé et menacé de manière massive. Il se rend compte : Je vais être mis au pied du mur. Il se dit :

"Attendez un peu, mes amis ! Je ne vais pas m'infliger une peine de discipline à cause de vous, et encore moins perdre mon pain - je n'aurai rien à manger, hein ? Pas de vêtements, pas de chaussures ? Pas de toit ? Ça vous irait comme un gant ! Non ! Je vous apprendrai désormais qu'il n'y a pas d'autres hommes que vous, je vous l'apprendrai jusqu'à ce que les nègres vous grillent ! Vous l'aurez voulu !"

1995. Un homme est assis dans le métro. Habillé négligemment, t-shirt taché, jeans tachés, environ 40 ans. Le bouton dans l'oreille signale : Walkman. Dans les gares, on entend le sifflement de la musique qui résonne dans ses oreilles. Il lit dans un petit carnet. Pas un roman de poche, mais plutôt une sorte d'écriture volante. - Ma compagne a une toux grasse. Elle est fumeuse. Elle se lève pour profiter du courant d'air frais de la climatisation afin d'apaiser sa toux. Mais elle continue à tousser. Sans lever les yeux, l'homme sort un paquet de Gauloises de sa poche et le tend à ma collègue sans un mot. A travers le mur invisible qui entoure les hommes, une main se tend vers nous. Ce n'est qu'alors que l'homme lève les yeux. Elle dit : il est interdit de fumer ici. Il dit : il y a tant de choses interdites qui aident. Une voix parle. Elle invite à tirer consciemment une certaine conséquence. Puis, comme elle ne prend pas de ciga-rette, il remet la boîte dans sa poche. Il continue à lire. Puis il relève la tête et demande un instrument d'écriture. In-tensivement, il écrit plusieurs phrases sur la dernière page vierge de son cahier d'impression. Il a terminé lorsque nous devons descendre. Nous sommes

en route pour une représentation théâtrale. On donne les "Histoires de la forêt viennoise" de Hor-vath.

...

© 1995 by Rüdiger Blankertz & 12. Klasse Freie Waldorf-schule Kempten-Allgäu